

FONDEMENTS DE LA THÉORIE DES SIGNES ¹

Nemo autem vereri debet ne characterum
contemplatio nos a rebus abducat, imo contra
ad intima rerum ducet.

GOTTFRIED LEIBNIZ.

I. Introduction.

1. *La sémiotique et la science.*

Les hommes sont, de tous les animaux, les principaux utilisateurs de signes. D'autres animaux réagissent évidemment à certaines choses qui fonctionnent comme signes d'autres choses, mais de tels signes n'atteignent jamais la complexité et l'élaboration que l'on trouve dans la parole humaine, l'écriture, l'art, les mécanismes de contrôle, le diagnostic médical et les systèmes de signalisation. La science est intimement liée aux signes puisque, d'une part, elle offre aux hommes des signes plus fiables et que, d'autre part, elle organise ses conclusions dans des systèmes de signes. La civilisation humaine dépend des signes et des systèmes de signes ; l'intelligence humaine est inséparable du fonctionnement des signes — si tant est que la vie mentale ne s'identifie pas avec ce fonctionnement.

On peut se demander si jamais, avant notre époque, les signes ont été étudiés avec autant d'énergie, par autant de chercheurs et d'un aussi grand nombre de points de vue. Parmi ces nombreux chercheurs, on trouve des linguistes, des logiciens, des philosophes, des psychologues, des biologistes, des anthropologues, des psychopathologistes, des esthéticiens et des sociologues. Cependant, ce qui manque, c'est une structure théorique, de plan simple, mais suffisamment large pour englober et réunir en un tout unifié et cohérent les résultats obtenus à partir de points de vue différents. Le but de la présente étude est de suggérer ce point de vue unificateur et de tracer les grandes lignes d'une science des signes. Ceci ne peut être fait que d'une façon fragmentaire, d'une part en raison de l'espace limité dont nous disposons, d'autre part en raison de l'état rudimentaire de cette science, mais surtout en raison de l'objectif qu'une telle étude cherche à atteindre en s'insérant dans cette *Encyclopédie*.

La sémiotique a un double rapport avec les sciences : elle est à la fois science parmi les sciences et instrument de ces sciences. L'importance

1. Traduction des trois premiers paragraphes de « Foundations of the Theory of Signs », *International Encyclopedia of Unified Science*, 1, 2, 1938, University of Chicago Press. Publiée avec l'autorisation des Presses de l'Université de Chicago.

de la sémiotique comme science vient de ce qu'elle est une étape vers l'unification de la science, puisqu'elle fournit les fondements de chaque science particulière des signes comme la linguistique, la logique, les mathématiques, la rhétorique et (du moins jusqu'à un certain point) l'esthétique. L'importance du concept de signe apparaîtra peut-être avec l'unification des sciences sociales, psychologiques et humaines, pour autant qu'elles se distinguent des sciences physiques et biologiques. Et puisque l'on démontrera que les signes sont simplement les objets qu'étudient les sciences biologiques et physiques, reliés par certains processus fonctionnels complexes, toute unification des sciences formelles, d'une part, et des sciences sociales, psychologiques et humaines, d'autre part, constituera une contribution valable à l'unification de ces deux classes de sciences avec les sciences physiques et biologiques. C'est pourquoi la contribution de la sémiotique à la réussite d'un programme d'unification de la science pourrait être importante, bien que la nature exacte et le degré de cette importance soient encore à déterminer.

Mais si la sémiotique est une science coordonnée aux autres sciences et si elle étudie les choses ou les propriétés des choses dans leur fonctionnement comme signes, elle est aussi l'instrument de toutes les sciences, puisque chaque science se sert des signes et exprime ses résultats en termes de signes. A cause de cela, la métascience (la science de la science) doit utiliser la sémiotique comme son organon. On a noté dans l'essai intitulé *L'empirisme scientifique* (Vol. I, n° 1) qu'il était possible d'englober sans résidu l'étude de la science dans l'étude du langage de la science, puisque l'étude de ce langage implique non seulement l'étude de ses structures formelles mais celle aussi de ses relations aux objets désignés et aux personnes qui s'en servent. De ce point de vue, l'*Encyclopédie* au complet, de même qu'elle est une étude scientifique de la science, est une étude du langage de la science. Mais puisque rien ne peut être étudié sans les signes qui dénotent les objets du champ d'étude, une étude du langage de la science doit se servir de signes qui se rapportent aux signes — et la sémiotique doit fournir les signes pertinents et les principes nécessaires à la poursuite de cette étude. La sémiotique fournit un langage général applicable à tout langage ou signe particulier, applicable de même au langage de la science et aux signes caractéristiques utilisés en science.

Dans cette étude, on doit limiter la présentation de la sémiotique comme science et comme partie de l'unification de la science au projet pratique d'une analyse effectuée dans des limites et dans une direction telles qu'elle fournisse un outil utile au propos de l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire la construction d'un langage avec lequel on puisse discuter du langage de la science et, ainsi, l'améliorer. D'autres études seront nécessaires pour montrer d'une manière concrète les résultats de l'analyse du signe appliquée aux sciences particulières et l'importance générale de ce genre d'analyse pour l'unification de la science. Mais même sans une documentation détaillée, il est aujourd'hui devenu évident à beaucoup que l'homme — y compris le chercheur scientifique — doit se libérer de l'enchevêtrement de mots qu'il a tissé, et que le langage — y compris le langage scientifique — a grandement besoin de purification, de simplification et de systématisation. La théorie des signes est un instrument utile à une telle débâbelisation.

II. La sémiotique et la sémiotique.

2. La nature du signe.

Nous pouvons appeler *sémiotique* le processus par lequel quelque chose fonctionne comme signe. Selon une tradition qui remonte aux Grecs, on considère ordinairement que ce processus comporte trois (ou quatre) éléments : ce qui agit comme signe, ce à quoi le signe réfère, et l'effet produit sur un certain interprète, effet par lequel la chose en question est un signe pour cet interprète. Ces trois composantes de la sémiotique peuvent être nommées respectivement le *véhicule du signe*, le *designatum* et l'*interprétant* ; on peut ajouter l'*interprète* comme quatrième élément. Ces termes rendent explicites les facteurs que l'on ne nomme pas lorsque l'on dit simplement qu'un signe fait référence à quelque chose pour quelqu'un.

Un chien répond à un certain son (S) par un type de comportement (I) qu'implique la chasse aux écureuils (D) ; un voyageur se prépare à se comporter d'une façon appropriée (I) à une certaine région géographique (D) en vertu de la lettre (S) qu'il a reçue d'un ami. Dans des cas semblables, S est le véhicule du signe (et un signe en vertu de son fonctionnement), D est le designatum, et I l'interprétant de l'interprète. La façon la plus sûre de caractériser un signe est la suivante : S est un signe de D pour I dans la mesure où I prend connaissance de D en vertu de la présence de S. Ainsi, dans la sémiotique, quelque chose prend connaissance de quelque chose d'autre, d'une façon médiate, c'est-à-dire à l'aide d'une troisième chose. La sémiotique est donc une prise de connaissance médiatisée. Les médiateurs sont les *véhicules du signe* ; les prises de connaissance sont les *interprétants* ; les agents du processus sont les *interprètes* ; ce dont on prend connaissance, ce sont les *designata*. Cette formulation appelle plusieurs commentaires.

Il doit être clair que les termes « signe », « designatum », « interprétant » et « interprète » se supposent les uns les autres, puisqu'ils ne sont que des moyens de référer à des aspects du processus de la sémiotique. Les objets n'ont pas besoin qu'on réfère à eux au moyen de signes, mais il n'y a pas de designatum sans une telle référence ; une chose n'est un signe que parce qu'elle est interprétée comme le signe de quelque chose par un interprète ; une prise-de-connaissance-de-quelque-chose n'est un interprétant que si elle est évoquée par quelque chose qui fonctionne comme signe ; un objet n'est un interprète qu'au moment où il prend connaissance de quelque chose d'une façon médiate. Ces propriétés (être un signe, un designatum, un interprète ou un interprétant) sont des propriétés relationnelles que les choses acquièrent en participant au processus fonctionnel de la sémiotique. Par conséquent, la sémiotique ne s'intéresse pas à l'étude d'un type d'objet particulier ; elle s'intéresse plutôt à des objets ordinaires dans la mesure (et seulement dans cette mesure) où ils participent à la sémiotique. On verra se préciser peu à peu l'importance de cette remarque.

Les signes qui font référence au même objet n'ont pas forcément les mêmes designata, puisque ce dont on prend connaissance dans l'objet peut varier selon les interprètes. Le signe d'un objet peut, à l'une de ses extrémités théoriques, tout simplement orienter l'interprète du signe vers l'objet, tandis qu'à l'autre extrémité il permettra à l'interprète de prendre

connaissance de toutes les caractéristiques de l'objet en question en l'absence de cet objet. Il y a donc un continuum potentiel de signes qui fait que, pour chaque objet ou situation, tous les degrés de la sémosis peuvent être exprimés : demander ce qu'est le designatum d'un signe dans une situation quelconque, c'est demander quelles sont les caractéristiques de l'objet ou de la situation dont on prend connaissance en raison seulement de la présence du véhicule du signe.

Un signe doit avoir un designatum ; il est cependant évident qu'en fait tous les signes ne font pas référence à un objet réel et existant. Les difficultés que ces affirmations peuvent susciter ne sont qu'apparentes et n'exigent pas qu'on introduise, pour les résoudre, le domaine métaphysique de la « subsistance ». Puisque « designatum » est un terme sémiotique, il ne peut y avoir de designata sans sémosis — mais il peut y avoir des objets sans sémosis. Le designatum d'un signe est le type d'objet auquel le signe se rapporte, c'est-à-dire les objets possédant les propriétés dont l'interprète prend connaissance par la présence du véhicule du signe. De plus, la prise de connaissance peut se produire même si on ne trouve ni objet ni situation avec les caractéristiques dont on prend connaissance. Ceci est vrai même lorsqu'on montre quelque chose du doigt : on peut, pour certaines raisons, pointer du doigt sans montrer quelque chose. Il n'est pas contradictoire d'affirmer que tout signe possède un designatum, bien que tous les signes ne fassent pas référence à quelque chose qui existe réellement. Lorsque ce à quoi on réfère existe réellement comme désigné dans la référence, l'objet de référence est un *denotatum*. Il apparaît ainsi clairement que, si tout signe possède un designatum, il ne possède pas nécessairement un denotatum. Un designatum n'est pas une chose, mais une catégorie objective, une classe d'objets — et une classe peut avoir plusieurs membres, un seul membre ou n'en avoir aucun. Les denotata sont les membres de la classe. Cette distinction permet d'expliquer qu'on puisse chercher dans un réfrigérateur une pomme qui n'y est pas, et se préparer à aller vivre sur une île qui peut n'avoir jamais existé ou avoir disparu sous la mer depuis longtemps.

Comme dernier commentaire à la définition du signe, on doit remarquer que la théorie générale des signes n'a pas à prendre parti pour une théorie particulière concernant ce qui se passe quand un interprète prend connaissance de quelque chose au moyen d'un signe. En fait, il est tout à fait possible de considérer la « prise de connaissance médiatisée » comme le terme primitif unique dans le développement axiomatique de la sémiotique. Néanmoins, la description que l'on en a donnée se prête à un traitement behavioriste, et c'est là le point de vue adopté dans ce qui suit. Cette interprétation de la définition du signe n'est cependant pas nécessaire. Nous l'adopterons ici parce que ce point de vue a commencé à se répandre sous une forme ou une autre (pas sous la forme du behaviorisme watsonien cependant) parmi les psychologues, et parce que plusieurs des difficultés qui se sont soulevées dans l'histoire de la sémiotique sont dues au fait que la sémiotique a été associée, au cours de son histoire, à la psychologie des facultés et à la psychologie introspective. Du point de vue behavioriste, prendre connaissance de *D* par la présence de *S* revient à réagir à *D* en vertu d'une réaction à *S*. Nous préciserons plus loin qu'il n'est pas nécessaire de rejeter les « expériences intimes » hors du processus

de la sémiotique ou de tout autre processus ; il est cependant nécessaire, du point de vue behavioriste, de nier que de telles expériences soient d'une importance fondamentale et de refuser d'admettre que l'existence de ces expériences rende impossible ou même incomplète l'étude de la sémiotique (donc celle du signe, du designatum et de l'interprétant).

3. Les dimensions et les niveaux de la sémiotique.

A partir des trois termes corrélatifs (véhicule du signe, designatum, interprète) de la relation triadique de la sémiotique, on peut abstraire, pour les étudier, plusieurs relations dyadiques. On peut étudier la relation des signes aux objets auxquels ils sont applicables. Cette relation s'appelle la *dimension sémantique de la sémiotique* : elle est symbolisée par le signe « D_{sem} » et l'étude de cette dimension s'appellera la *sémantique*. L'objet d'étude peut aussi être la relation des signes aux interprètes. Cette relation s'appellera la *dimension pragmatique de la sémiotique* : elle est symbolisée par « D_p » et l'étude de cette dimension se nomme la *pragmatique*.

Il y a une relation importante qui n'a pas encore été présentée : la relation formelle des signes entre eux. Cette relation n'était pas, dans l'exposé qui précède, incorporée explicitement à la définition du « signe », puisque l'usage courant ne semble pas écarter la possibilité de l'application du terme « signe » à quelque chose qui n'est pas un élément d'un système de signes ; l'aspect « signe » de la perception ainsi que divers procédés, apparemment isolés, comme la mémoire et la signalisation, nous suggèrent de telles possibilités. Néanmoins, l'interprétation de ces cas n'est pas parfaitement clarifiée et il est très difficile d'être certain que des signes isolés existent. Il est certain que chaque signe a virtuellement, sinon effectivement, des relations aux autres signes, car le signe dispose l'interprète à prendre connaissance de quelque chose qui ne peut être énoncé qu'au moyen d'autres signes. Il est vrai que cet énoncé n'est pas obligatoire, mais il est toujours possible en principe, et, lorsqu'il apparaît, il relie le signe en question à d'autres signes. Puisque la plupart des signes sont clairement reliés à d'autres signes, puisque, dans plusieurs cas, des signes qui semblent isolés se révèlent, à l'analyse, ne pas l'être, et puisque tous les signes sont, sinon effectivement, du moins virtuellement reliés aux autres signes, il est bon d'ajouter une troisième dimension de la sémiotique, coordonnée aux deux autres dimensions déjà signalées. Cette troisième dimension s'appelle la *dimension syntaxique de la sémiotique* : elle est symbolisée par « D_{syn} », et l'étude de cette dimension se nomme la *syntactique*.

Il convient d'avoir des termes spéciaux pour désigner quelques-unes des relations des signes aux signes, des signes aux objets et des signes aux interprètes. « *Implique* » est réservé à D_{syn} , « *désigne* » et « *dénote* » à D_{sem} , et « *exprime* » à D_p . Le mot « *table* » implique (mais ne désigne pas) « *meuble doté d'une surface horizontale sur laquelle on peut poser des objets* » ; il désigne une certaine catégorie objective (meuble doté d'une surface horizontale sur laquelle on peut poser des objets) ; il dénote les objets auxquels on peut l'appliquer ; enfin, il exprime son interprète. Quel que soit le cas, certaines des dimensions peuvent disparaître réellement ou pratiquement : un signe peut ne pas avoir de relations syntaxiques avec les autres signes, et son implication devient ainsi nulle ; ou il peut

avoir une implication et pourtant ne dénoter aucun objet ; ou encore il peut avoir une implication et aucun interprète (et ainsi aucune expression) — comme c'est le cas pour un mot d'une langue morte. Même dans de tels cas, les termes proposés sont utiles pour indiquer le fait que certaines des relations possibles sont demeurées irréalisées.

Il est très important de distinguer les relations qu'entretient un signe donné et les signes qu'on utilise pour discuter de ces relations, et la conscience claire de ce fait conduit peut-être à la plus importante application générale de la sémiotique. Le fonctionnement des signes est, de façon générale, un moyen par lequel certains existants prennent connaissance d'autres existants par une classe intermédiaire d'existants. Mais on doit distinguer avec soin les niveaux de ce processus, sinon il en résultera une confusion extrême. La sémiotique, en tant que science de la sémiosis, est distincte de la sémiosis de la même façon que toute science est distincte de son objet. Si x fonctionne de telle sorte que y prend connaissance de z au moyen de x , on peut alors dire que x est un signe et que x désigne z , etc ; mais ici « signe » et « désigne » sont des signes d'un ordre supérieur de la sémiosis, qui se réfèrent au niveau inférieur et premier du processus de la sémiosis. Ce qui est désigné, à ce moment-là, c'est une certaine relation de x et de z , et non seulement z ; x est désigné, z est désigné, et une relation est désignée telle que x devient un signe et z , un designatum. Par conséquent, la désignation peut se produire à différents niveaux, et différents niveaux de designata y correspondent ; « désignation » se révèle être un signe intérieur à la sémiotique (et, spécifiquement, intérieur à la sémantique), puisque c'est un signe dont on se sert pour référer aux signes.

La sémiotique, en tant que science, se sert de signes spéciaux pour présenter des faits concernant les signes ; c'est un langage fait pour discuter des signes. Les trois disciplines subordonnées de la sémiotique, que sont la syntactique, la sémantique et la pragmatique, traitent respectivement des dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique de la sémiosis. Chacune de ces sciences subordonnées a besoin de termes spéciaux ; comme on l'a dit plus haut, « implique » est un terme de la syntactique, « désigne » et « dénote » sont des termes de la sémantique, et « exprime » est un terme de la pragmatique. De plus, puisque les dimensions différentes ne sont que des aspects d'un processus unitaire, il y aura des relations entre les termes des différentes disciplines, et des signes particuliers s'avèrent nécessaires afin de caractériser ces relations et le processus de la sémiosis dans son ensemble. Le mot « signe » est strictement un terme sémiotique ; il n'est défini ni par la seule syntactique, ni par la sémantique, ni par la pragmatique ; ce n'est que dans le sens plus large de « sémiotique » que l'on peut dire que tous les termes de ces disciplines sont des termes sémiotiques.

Il est possible de tenter de systématiser la série complète des termes et des propositions qui se rapportent aux signes. En principe, on pourrait présenter la sémiotique comme un système déductif avec des termes non définis et des propositions primitives qui permettent de dériver d'autres propositions comme des théorèmes. Pourtant, bien que ce soit là la forme de présentation que tente de réaliser la science et bien que la sémiotique, qui traite exclusivement de relations, soit particulièrement apte à recevoir un traitement selon la nouvelle logique des relations, il n'est ni opportun ni possible de tenter ce genre d'exposé dans cette monographie. Il est

vrai que les formalistes, les empiristes et les pragmatistes ont fait beaucoup pour l'analyse générale des relations de signes, mais les résultats auxquels on est arrivé semblent n'être qu'une faible partie de ce qu'on peut espérer ; la systématisation préliminaire des champs composants est à peine entamée. C'est pour cela et à cause du rôle introductoire de cette monographie qu'il ne semble pas opportun de tenter une formalisation de la sémiotique qui dépasse de beaucoup l'état actuel du sujet, et qui pourrait obscurcir le rôle que la sémiotique est disposée à jouer dans l'édification de la science unifiée.

Un tel développement demeure cependant l'objectif à atteindre. S'il était atteint, serait constituée ce que l'on pourrait appeler la *sémiotique pure*, avec comme disciplines composantes la syntactique pure, la sémantique pure et la pragmatique pure. C'est là qu'on élaborera, systématiquement, le métalangage dans lequel on pourra discuter de toutes les situations de signes. On pourrait appeler *sémiotique descriptive* (ou, selon le cas, syntactique, sémantique ou pragmatique descriptive) l'application de ce langage à des cas concrets. Dans ce sens, cette *Encyclopédie*, en autant qu'elle traite du langage de la science, est un exemple particulièrement significatif de la sémiotique descriptive : le traitement de la structure de ce langage fait partie de la syntactique descriptive, le traitement de la relation de ce langage avec des situations existentielles s'inscrit dans la sémantique descriptive, et la réflexion sur la relation de ce langage à ses auteurs et à ses utilisateurs est un exemple de pragmatique descriptive. L'*Encyclopédie* au complet, selon le point de vue exprimé dans cette monographie, s'inscrit dans le domaine de la sémiotique pure et descriptive.

Traduction de

Victor Guérette, François Latraverse et Jean-Pierre Paillet.

CONSEIL DE DIRECTION

R. BARTHES - J. DUBOIS - A.-J. GREIMAS - B. POTTIER
B. QUEMADA - N. RUWET

La composition de ce numéro a été confiée à
J. J. NATTIEZ

Sommaire

NATTIEZ, J. J. — Pour une définition de la sémiologie	3-14
MORRIS, C. — Fondements de la théorie des signes.....	15-21
GRANGER, G. G. — Remarques sur l'usage de la langue en philosophie	22-26
PAILLET, J. P. — Problèmes de notation pour l'étude du contenu linguistique	27-69
LATRAVERSE, F. — Théorie stratificationnelle et sémiologie	70-81
GARDIN, J. C. — Analyse documentaire et analyse structurale en archéologie.....	82-86
MOLINO, J., LASSAVE, F., MARTIN, J. M., TAPPERO, R., VALETTE, B. — Sur les titres des romans de Jean Bruce.....	87-116

Abonnement à partir du 1^{er} janvier 1974

Un an, quatre numéros :

France

Étranger

Le numéro.....

 **Didier - Larousse**

15, rue Cujas, 75005 Paris
C. C. P. Paris 2853-84

13-21, rue du Montparnasse, 75006 Paris
C. C. P. Paris 6245-85

LANGAGES

Problèmes et méthodes de la sémiologie

par

**J. C. Gardin, G. G. Granger, F. Lassave, F. Latraverse,
J. M. Martin, J. Molino, C. Morris, J. J. Nattiez,
J. P. Paillet, R. Tappero, B. Valette**